

C'est là une épreuve que bien peu d'hommes peuvent subir sans en être amoindris.

Or, si l'épreuve est grande même pour les âmes qui semblent dépasser les âmes ordinaires, que sera-ce pour le commun des hommes ? Si la parole trahit même ceux qui d'habitude ne parlent qu'avec poids et mesure et après mûre réflexion, comment ne trahirait-elle point les faiblesses d'esprit et de cœur de ceux qui parlent habituellement sans réflexion et de l'abondance du cœur ? C'est donc le moyen de nuire à votre réputation, que de parler beaucoup et sans réflexion ; et comme vous ne devez pas trop compter sur la charité du prochain, ce sera le meilleur moyen de vous faire mépriser en révélant vos misères.

Mais je veux que cette habitude de bavardage ne livre point au public le secret de misères que vous deviez cacher, vous n'arriverez pas moins à vous perdre à peu près complètement dans l'esprit et la confiance de tous les hommes sensés ; et votre parole fût-elle la plus sage et la plus sensée, passerait pour une parole de rien. Une parole de rien ! une parole à laquelle un homme de poids ne fera aucune attention, une parole à laquelle un homme sérieux ne daignera jamais répondre. Car, aux yeux des hommes, un homme vaut ce que vaut sa parole, de même qu'une parole vaut ce que vaut celui qui la prononce. Or la parole d'un bavard ne vaut rien, et tous les hommes sensés croient que le bavard lui-même est un homme sans valeur.

Quand on répètera quelqu'une de vos paroles ou qu'il vous entendra parler, l'homme sensé dira : " Ce n'est rien," et il n'en tiendra aucun compte. Et ce sera justice. (1)

Car il faut bien que vous compreniez, la grande abondance de paroles vient d'un vice de l'esprit ou d'un vice du cœur : et dès lors que voulez-vous qu'on attache quelque importance aux paroles de ceux qui ont ce malheureux défaut ?—Et quel vice est donc la cause de ce mal de la lan-

(1) Vous connaissez peut-être cette réponse de Berryer à l'un de ces parleurs sans portée et sans but comme il y en a tant dans les assemblées délibérantes. On raconte qu'un jour Berryer était à la tribune de France, lorsqu'au milieu de l'entraînement d'un de ses plus beaux discours, il s'entend interrompre par un inconnu.—Berryer s'arrête, il se dresse au fond de la tribune, et regardant le banc d'où est partie l'interruption, il demande ce que l'on a dit, et qui l'a interrompu. L'interrupteur se lève et il répète sa parole. C'est vous, Monsieur, lui dit Berryer ?—Alors ce n'est rien, je continue. "Et il continua son discours :